

Les effets de la malformation du nœud dans l'enfance

Charles Melman

C'est un titre un peu mal formé, mais ça ne fait rien. C'est pas grave.

Bon d'abord, j'apprécie beaucoup qu'à l'initiative de quelques-uns parmi vous, dont Virginia, Henri, Pierre-Christophe, et d'autres... pardon de ne pas citer tout le monde, vous soyez là de façon très courageuse, amenés à travailler... Vous êtes aux avant-postes ! C'est-à-dire que c'est difficile comme ça l'était pour Lacan lui-même à l'évidence. Mais il est certain que, sans que nous soyons aucunement certains de l'arrivée, le chemin vaut la peine. Ça c'est clair ! C'est dans cet esprit-là que je vais essayer d'aborder avec vous, sans savoir où vous en êtes dans l'élaboration du nœud, la question de savoir s'il peut nous être utile dans la clinique et le traitement de l'enfant, et le mettre à l'épreuve des troubles de l'enfance. Ce que je pense que l'EPEP fait à sa manière, mais je n'ai pas connaissance des résultats de leur travail. Donc permettez-moi, de façon un peu détachée de votre travail collectif, de vous dire ce que peuvent être mes propres réflexions sur cette affaire.

Est-ce que la conception du nœud borroméen nous aide ou pas à déchiffrer la clinique de l'enfant et, ce qui n'est pas négligeable, à organiser notre conduite vis-à-vis d'eux ?

Si l'on prend les trois catégories que nous savons, qui ont été introduites en 1953 par Lacan - ce serait pas mal que l'on puisse rééditer cette conférence - en tout cas pour ce qu'il en est d'un abord de la clinique de l'enfant par nos trois catégories, qu'est-ce que nous voyons ? Nous voyons qu'aborder l'enfant par un bilan de son rapport à l'imaginaire est tout de suite instructif. C'est d'ailleurs classique, on demande à l'enfant de dessiner. Et je dois dire que l'interprétation en général intuitive, aucunement formalisée de ces dessins, est pour chacun riche d'enseignement. Son rapport à la catégorie de l'imaginaire nous donne aussitôt le degré de son développement psychique. Il est facilement vérifiable que si l'enfant vous fait un gribouillis, comme ce n'est pas rare, vous savez aussitôt qu'il n'a pas acquis l'image de lui-même, que le stade du miroir pour lui n'est pas en place. C'est immédiatement avéré, et donc vous avez tout

de suite là un premier niveau pour évaluer le point où il en est. En revanche, s'il vous dessine une maison, autre expression tout à fait banale, vous savez qu'il a acquis une dimension essentielle qui est justement, non seulement de la représentation de l'image de soi, mais du symbolique. Pourquoi pouvez-vous dire cela ? Parce que c'est toujours une maison abstraite. Il a beau habiter dans un immeuble, un H.L.M ou habiter sous la tente, ce sera toujours la même maison, maison évidemment anthropomorphe, qui reprend les éléments du visage, c'est-à-dire les fenêtres pour les yeux, l'entrée pour la bouche, son équilibre général, l'existence d'une cheminée qui fume ou qui ne fume pas. Et je dirais que je suis à chaque fois ému de trouver cette représentation, parce qu'elle témoigne bien de la présence dans l'organisation psychique de ce qui était effectivement l'esprit de la maison, c'est-à-dire l'autel familial avec primitivement, on le sait, un feu entretenu en permanence, qui était là représentatif de la présence maintenue pérenne des ancêtres. L'existence de cette fumée qui sort de la cheminée est immédiatement instructive. Mais bien plus que ce type d'analyse, le fait que pour dessiner cette maison, il faut que l'enfant puisse abstraire, premièrement le trait Un, et la maison sera faite, comme vous le savez, par une association de traits Un qui formeront primitivement un carré surmonté – ça c'est essentiel, c'est une autre représentation abstraite – d'un triangle. Et là aussi, je dois dire que je suis à chaque fois sensible au fait qu'on a là cette représentation si primitive de la demeure humaine constituée d'une série de colonnes surmontées d'un triangle, c'est-à-dire la combinaison du Un et du trois. Ce dessin de la maison nous en apprend déjà beaucoup plus sur le point où il en est que la banalité de cette figuration. Il suffit pour cela d'abstraire quels sont les éléments significatifs qui ont servi à sa construction, pour être sensible au fait qu'une étape essentielle est là en place, avec une réserve qui est que l'équilibre de la maison doit également être pris en compte, être significatif, en particulier lorsque ce visage est frappé de strabisme. Autrement dit, quand les deux fenêtres sont sur les côtés, comme ça écartées, ce qui n'est pas rare, et dont l'interprétation n'est pas évidente, n'est pas facile, mais en tout cas témoigne qu'assurément - je vais être doltoïen dans la hardiesse de cette interprétation - qu'il y a du désordre. Il y a la maison, mais il y a du désordre dans la maison. Il y a quelque chose qui est déséquilibré, qui ne va pas. C'est assez étrange de pouvoir dire des choses pareilles, c'est-à-dire de lire de façon significative des éléments discordants dans la représentation. Mais vous êtes sûr à chaque fois de ne pas vous tromper, c'est comme ça.

Lorsque vous demandez, et vous le faites si vous vous occupez d'enfants, le dessin de l'arbre généalogique de sa famille... On est toujours dans le champ de l'imaginaire, mais où vous avez des traces à la fois de son rapport à l'imaginaire, c'est-à-dire de savoir s'il a une représentation

du corps qui est faite, et le caractère anthropomorphique du visage est déjà significatif. Vous avez des éléments de sa relation au champ du symbolique. Et puis, si vous lui demandez le dessin de l'arbre généalogique de sa famille, vous avez là le plus souvent les plus grandes surprises, en particulier aujourd'hui. Je veux dire que les gentils collègues qui font la moue devant ce que j'ai raconté sur la nouvelle économie psychique, ils n'ont qu'à demander aux enfants qu'ils reçoivent de leur dessiner l'arbre généalogique de leur famille, et ils auront très souvent la manifestation que l'enfant ne sait plus qu'il est issu d'un homme et d'une femme. Le dernier que j'ai vu, grâce à l'une parmi vous, témoignait que le papa venait du grand-père du côté maternel, et la maman venait de la grand-mère du côté maternel. C'est génial ! C'est normal ! C'est pas normal ça que le papa, il vienne du grand père, mais du pépé et de la mémé du côté paternel, ça c'est déjà remarquablement absent. Et la maman, elle vient de la mamie, de maminou, elle vient de la maminou, mais toute seule ! Et donc, avec l'arbre généalogique, vous avez également le témoignage qui est très intéressant pour nous en tout cas, il me semble, c'est que même si l'ordre symbolique paraît en place, c'est un ordre qui n'est pas rattaché au Nom-du-Père. Et ça, je trouve que ça devrait être pour nous source de nombreuses interrogations, mais j'aurais bien sûr l'occasion d'y revenir dans un instant.

Il est bien évident que la représentation non plus de l'arbre généalogique mais de l'arbre tout court est également éminemment significatif du type d'implantation et de floraison que l'enfant s'attribue.

Et donc, par la référence aux deux catégories de l'imaginaire et du symbolique, nous avons déjà une cartographie de l'état où en est l'enfant et qui me paraît éminemment indicatrice. C'est vraiment comme si on faisait un examen clinique soigneux.

Il reste bien sûr la question du rapport au réel. Alors comme on le sait, le rapport au réel chez l'enfant est caractérisé par le fait que, de façon éminemment dangereuse, il ne sait pas ce que c'est que l'impossible. Ça c'est vérifiable, il peut ne pas savoir ce que c'est que l'interdit, en particulier dans l'expression de la violence. Il y a des violences entre enfants, dont on est parfois surpris de voir qu'elles n'étaient pas simplement figuratives, mais qu'elles étaient bien réelles, qu'il s'agissait vraiment de cogner et de faire mal. Et pas d'impossible, pas de limites, et la recherche de la rencontre du mur, de rentrer dedans. Alors quand un parent arrive, boum !, on se précipite pour lui rentrer dedans et pour se heurter, pour que ça fasse obstacle, pour que ça fasse arrêt. Mais en général, comme il se doit, cette dimension du réel échappant classiquement

à la représentation, il n'est pas anormal qu'on ne trouve pas expressément le rapport au réel sur le dessin, encore que ça puisse être parfois le cas bien sûr, mais pas forcément.

Du point de vue clinique, ce que nous rencontrons aujourd'hui le plus souvent et qui fait la véritable difficulté, c'est l'accès au registre du symbolique. Ça, je pense que tous les analystes d'enfants sont au fait de ça. Au registre du symbolique, c'est-à-dire appréhender le fait qu'il n'y a pas seulement privation. Ça, l'enfant en a l'expérience. Qu'il n'y a pas seulement frustration. Et ça, l'enfant en a forcément l'expérience. On a donné le joli petit vélo, on l'a donné à la sœur, mais lui, on ne lui a rien donné à mettre entre les jambes, c'est à la sœur qu'on a donné le petit vélo. Bon ! Comme il est intelligent, il se dit : « Hum, ça doit être une compensation ! ». Mais comme ça déjà, il n'est pas rare qu'il soit très intelligent à cause de ça justement, à cause de problèmes comme cela. Mais que c'est un rapport avec ce que nous appelons féroce la castration, ça c'est beaucoup plus difficile ! C'est une dimension beaucoup plus difficile à appréhender, puisque le petit garçon, comme la petite fille, sont évidemment tout fiers, ont acquis comme une victoire le fait d'être marqués d'un insigne phallique, aussi bien l'un que l'autre. Comme vous le savez, jusqu'à en général trois ou quatre ans, il n'y a pas de distinction essentielle. Enfin, le petit garçon ne peut pas imaginer que la fille l'ait et inversement, etc. Et donc ils ont enfin acquis, grâce à leur intelligence, le fait qu'ils ne sont pas seulement des petits bouts' choux, c'est-à-dire des tenants lieux d'objet petit *a* pour leur parents, mais qu'ils sont – quelle victoire ! – marqués d'un insigne phallique, et cela également. Et voilà qu'il faudrait qu'ils y renoncent pour rentrer dans ce registre du symbolique ! Alors avouez quand même que c'est une exigence qui n'est aucunement de l'ordre de la compréhension ! C'est un peu la même chose lorsque les conquistadores sont partis là-bas en Amérique Latine. Leur grand problème, ça a été de faire entendre que le Christ était un symbole, le symbole de ce que chacun de nous a sacrifié pour être le fils de l'homme. Allez faire comprendre ça ! Comment le faire comprendre ? Alors ils se sont engagés dans des travaux, justement dans le champ de l'imaginaire, qui ne pouvaient passer que par l'hyperréalisme de la représentation des figures saintes, et en particulier du Christ qui paraît là-bas... je dirais, vous ne l'avez jamais vu comme ça ! Si vous n'allez pas le voir là-bas, vous ne l'avez jamais vu dans ce caractère hyperréaliste sur sa croix. Vraiment le sang coule de ses plaies et sa souffrance est insupportable, intolérable ! Et il est bien évident que par cet excès même, la démonstration se trouve ratée. Mais comment faire entendre ? Comment transmettre cette dimension symbolique ? Est-ce que les natifs, les aborigènes, en manquaient ? Sûrement pas ! Mais comment leur faire entendre le caractère généralisable, c'est-à-dire conceptuel de cette

dimension ? Comment ça marche l'acquisition de l'ordre symbolique, classique je dirais ? Comment ça marche pour un enfant ? Comment il y parvient ou il n'y parvient pas ? Pour qu'il y parvienne d'une façon qui puisse nous satisfaire et le satisfaire, il conviendrait qu'il mette en relation ce qui est donné à entendre. Pas ce qui est entendu, mais ce qui est donné à entendre. C'est-à-dire ce qui n'est pas expressément articulé, mais qui est néanmoins bien là comme présentifié dans ce défaut d'articulation-même, de parvenir à faire coïncider ce qui est donné à entendre, c'est-à-dire ce qui est celé. Ce qu'on ne peut pas dire mais qu'on donne à entendre, voire ce qu'il ne faut pas dire. Et comme on le sait justement, il y a tout cet âge magnifique chez l'enfant de deux ou trois ans qu'on appelle l'âge caca-boudin, et où il a parfaitement compris qu'il y a là des choses qu'il ne faut pas dire, et où il va jouer là justement avec ça : « Ah, eh bien tu me dis qu'il ne faut pas le dire, eh bien regarde ! Moi je n'ai pas peur, j'y vais, je le dis ». Faire ainsi coïncider ce qui a à rester celé avec ce qui dans la vie quotidienne et en particulier dans la vie privée des parents reste celé, et de telle sorte que ce qui doit être à entendre est le sexuel. C'est la découverte de Freud que dans le langage il y a le sens, et la libido. Mais à une condition ! Parce que ce n'est pas obligatoire comme nous le savons. Et pour que ça puisse se faire, il faut cette opération de mise en coïncidence de ce qui est l'ordre du langage avec ce qui est l'ordre de la réalité, c'est-à-dire que ce qui est dissimulé dans le champ de la réalité, encore faut-il que ça reste dissimulé, c'est pas toujours le cas ! Que ce qui reste dissimulé dans l'ordre de la réalité coïncide avec ce qui est dissimulé ou tu dans l'ordre de la parole, pour qu'à la fois les dimensions du symbolique et du réel se trouvent... là je vais me servir d'une métaphore : nouées. Je me sers d'une métaphore, parce que pour le moment je dis ça : nouées, Comme on parle du nœud borroméen, je prends cette facilité, je dis pour que Symbolique et Réel soient noués, pour que ce qui donne son sens à la parole soit le sexuel. C'est la condition pour qu'il entre en phase de latence, dont nous savons qu'elle n'est absolument pas généralisée. Il y a des gosses qui ne connaissent jamais la phase de latence, qui poursuivent des activités polymorphes perverses de façon continue, et je dirais sûrement plus souvent la petite fille, dans la mesure où elle a le privilège, si j'ose dire, de se trouver en permanence confrontée à la sexualité. Car enfin, sans qu'il y ait pédophilie généralisable, nous savons tous comment l'intelligence de la petite fille s'éveille au fait qu'elle perçoit très vite être concernée dans le registre sexuel, sans qu'il s'agisse forcément de gestes, mais par des regards qui viennent la distinguer. Et elle entend parfaitement, si elle n'a pas trop peur de sa maman, ce qui là est en cause.

Ce qui dans le nœud borroméen me paraît devoir être une difficulté, en tout cas une difficulté personnelle – je dis bien, je ne sais pas où vous en être là-dessus – c'est d'une part la spécificité du nouage borroméen et non pas banalement olympique. Pourquoi ce ne serait pas banalement un nouage olympique ? Ce serait tellement plus simple ! Parce que ce dessus-dessous... Pourquoi cette loi du dessus-dessous ? Vous avez pigé vous pourquoi il faut se casser la tête avec un dessus-dessous ? Et que c'est même dans l'agencement du dessus-dessous que pourrait résider la particularité clinique du cas, et éventuellement une chirurgie dite réparatrice ? Je l'entends pour ma part de la façon suivante : c'est que s'il s'agissait d'un nouage olympique, du même coup chacun des ronds serait contenu dans l'autre, constituerait son intérieur. Autrement dit, chacun des ronds viendrait saisir la dimension qui lui serait associée. Une autre façon de le dire, c'est que du même coup ils seraient en continuité. Si l'un saisit l'autre, on ne voit pas quel type de coupure serait à penser entre eux, même si imaginativement cela se présente comme le passage, la traversée d'un rond par l'autre, mais en tout cas, on pourrait saisir l'un en saisissant l'autre. Et donc on pourrait l'envisager comme une écriture qui se justifierait comme une mise en continuité, et donc... Alors vous me direz, d'où sort mon *donc*, puisque je vais dire *et donc* une disposition paranoïaque. Alors vous direz légitimement : « Et le *donc*, là, d'où il vient ? ». Là, vous allez simplement à la conclusion de Lacan, qui est que le paranoïaque est un nœud de trèfle marqué par la continuité des trois registres.

Alors la façon d'essayer de légitimer ce *donc*, qui en logique est absolument essentiel... Il n'y a pas de logique sans *donc*, sans inférence contraignante comme on dit. Il est bien évident que la présence d'un au-moins-un dans le réel ne se supporte que de la croyance, que de la confiance qu'on veut bien lui faire, ce qu'on appelle la foi, l'amour. Nous savons aussi d'expérience, que si cet au-moins-un dans le réel se trouve être par l'opération gnostique parfaitement identifié, nous sommes bien effectivement dans le champ de la paranoïa. Et donc à mon sens, il y a une interprétation possible à ce dessus-dessous qui est que chacune des dimensions passe dans l'autre, mais elle en ressort aussitôt. Elle y passe pour en ressortir. Vous me direz que ça n'explique pas le dessus-dessous. Mais en tout cas elle y passe pour en ressortir, c'est-à-dire qu'on pourrait dire la chose de façon figurée suivante : elle y a été, elle doit y être, mais comme elle en sort, elle y est passée. Mais je ne peux pas pour autant à présent affirmer que du même coup l'une des dimensions contient l'autre, que chacune a pour contenu l'une des trois autres dimensions. Alors objection souveraine : pourquoi dessus-dessous ? Peut-être est-ce vous qui me donnerez quelques suggestions à cet égard, moi-même étant dans l'incapacité d'y voir autre chose que - alors je ne sais pas comment le dire pour que ce ne soit pas [politique] - que la

présentification d'une spécificité mœbienne, le rapport permanent entre ce qui pourrait paraître le dessous avec le dessus, ou la mise en œuvre permanente d'une géométrie mœbienne. La géométrie mœbienne, elle a pour particularité de faire que dans le réel, il y a de l'Autre. Le réel ce n'est pas l'étranger, et le rapport avec le réel, contrairement à toute la tradition philosophique et psychologique, le rapport avec l'environnement n'est en aucun cas, sauf celui de la psychose, rapport avec une terra incognita.

Je suis avec l'environnement dans un rapport de familiarité inaugurale, première, même si cette familiarité – et c'est assurément là la difficulté pour la concevoir – n'est pas celle de la filiation. Et ça, c'est la difficulté des filles à penser leur filiation, c'est-à-dire leur rapport au père. Eh bien oui ! Parce que la filiation n'est jamais pensée qu'en lignée salique, transmission par les hommes. Mais la fille n'est pas moins inscrite dans cette lignée, de façon différente puisque c'est du côté de l'Autre et donc pas de l'étranger, bien que nous savons par la clinique, combien une femme pourra se sentir non seulement étrangère au monde, mais penser que ce n'est que dans le rapport à un étranger qu'elle pourra vérifier son statut authentique. Il y a là, du fait de la géométrie mœbienne, un rapport révélé, car jusque-là il n'y a rien de tel nulle part, un rapport révélé à cette dimension de l'altérité qui est absente du champ aussi bien politique... Quel est le politique qui pense l'altérité ? Du champ religieux, pas toujours, ça dépend. L'intégrisme bien sûr la récuse, mais l'altérité a été pensée par la religion. Et puisque j'évoquais tout à l'heure les conquistadores, les jésuites et les dominicains qui les accompagnaient pensaient en terme d'altérité et ont essayé de la mettre en pratique dans la politique des guerres des conquistadores, sans succès bien sûr, mais ils ont essayé.

En tout cas, il faut pour ça la dimension mœbienne, sinon l'espace est constitué d'une sphère entourée d'un environnement hostile, c'est la représentation évidemment classique. Sauf, pour démontrer la validité de mon propos, une démarche aussi exemplaire que celle de Rousseau dans ce rapport voulu de parfaite confiance avec l'environnement, et dont il suffisait d'être sensible à ses messages pour être informé et instruit. Mais il faut croire que sa démarche était à ce point volontaire et elle a basculé inmanquablement du côté de la paranoïa. Son affirmation de l'amour que pouvait lui porter l'environnement et les leçons, les messages informatifs qu'il en recevait ont tourné du côté de la paranoïa.

J'en reviens à la question de l'enfant dont la grande difficulté actuelle est celle de l'accès au symbolique. Il aura donc une espèce d'économie à l'endroit d'autrui, une économie sociale et familiale qui sera essentiellement fondée sur la privation et la frustration. Est-ce que ça permet

de vivre ? Assurément ! Ça permet de vivre assurément dans une satisfaction recherchée qui n'a plus d'autre limite qu'organique. C'est le corps qui constitue, par sa physiologie, la limite de ce qui peut être atteint au titre de la jouissance. La manifestation aujourd'hui représentative de ça c'est le *binge drinking* : on va voir jusqu'où je peux boire. Il ne s'agit même pas de se faire plaisir ! C'est génial ça ! Il ne s'agit pas de siroter, de déguster, il s'agit de vérifier quelle est ma limite, jusqu'où peut aller ma jouissance. Compte tenu de la décomposition du milieu familial qui a toutes les raisons d'aller croissante, il n'y a aucune raison pour que des bonhommes continuent de vouloir assumer des fonctions paternelles. Ça va être des cinglés ou des anormaux ! C'est vrai quand même ! Pour quel bénéfice ? Et pour surtout ne pas être reconnu ! Il ne faut pas oublier que le premier désir c'est d'être reconnu, alors si ce n'est plus reconnu par un père transcendantal, d'être reconnu par une femme, d'être reconnu par l'entourage social, faut vraiment être don quichottesque ! Donc il y a toutes les raisons pour que ça aille croissant. Il y a d'autres choses qui vont aller décroissantes, mais la question n'est pas de l'aborder avec vous. Juste la question de la clinique avec les enfants où l'on voit que l'accès au symbolique, c'est-à-dire à la présence d'un trou dans les trois dimensions, de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel - c'est ce qui fait la spécificité du nœud - cette présence d'un trou est ce qui permet de tenir à l'égard d'une jouissance sexuelle. Pas seulement phallique, sexuelle. Puisque là aussi, le grand apport de Lacan, quand même, le truc absolument sensationnel, c'est de montrer que le phallus c'est pas tout. Car je vous demande un peu : est-ce que vous êtes en mesure d'évoquer un quelconque auteur dans quelque champ que ce soit qui serait capable de venir s'introduire au fait que, pour ce qu'il en est de la jouissance sexuelle, le phallus c'est pas tout. Ça fait croire au tout ! On croit au tout avec toutes les conséquences intégristes que ça a. Mais le phallus c'est pas tout. Et que c'est du côté du pas-tout que va se jouer l'essentiel de l'affaire, puisque c'est du côté du pas-tout qu'il y aura l'exigence subversive et révolutionnaire qu'il y ait du tout ! Le pas-tout, lui il est content de son sort ! Je veux dire... euh le pas-tout !... Je veux dire celui qui est affirmé comme tout à partir de ce qui le décomplète, l'au-moins-un, lui il est content ! Pour lui ça va, il n'a pas de problème d'identification. Mais c'est du côté du pas-tout qu'il y a toujours la revendication subversive, et qui se conclut inéluctablement par des solutions autoritaires, et qui prétendent accomplir une totalisation qui va s'avérer bien difficile.

Quoi qu'il en soit, pour le gosse, qu'est-ce qu'on fait ? On ne va pas être substitué d'un papa ! Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce que vous faites ? Comment vous allez essayer de le rendre sensible – si c'est possible ! – à cette dimension majeure qui est celle du symbolique et sans laquelle on est en permanence dans le fort-da ? C'est-à-dire qu'on ne peut exister qu'avec la

présentification de l'objet, sa consommation, et donc sa disparition, et puis ça recommence. C'est très fort le régime économique du fort-da. Freud ne se doutait pas qu'en l'évoquant il n'évoquait pas seulement l'économie de sa petite fille qui rêvait à des fraises, mais qu'il évoquait un mode fondamental de relation à l'objet. L'enfant sait très bien casser ses objets, les objets les plus chers, et les parents sont toujours mortellement atteints quand ils voient que le superbe cadeau qu'ils lui ont fait est parti en éclats. Oui !

Alors donc, comment vous faites pour essayer d'introduire cet enfant sans jouer le rôle d'un éducateur, sans jouer le rôle d'un parent que vous n'êtes aucunement ? Comment vous faites ? Et puis qu'est-ce que vous joueriez comme rôle de parent ? Vous allez lui faire la leçon ? Vous allez lui faire des cours d'éducation sexuelle ? Qu'est-ce que vous allez faire ? Alors c'est là que s'ouvre à mon sens une question qui je crois rejoint la problématique lacanienne, c'est qu'il n'y a pas besoin du père pour avoir accès à la dimension symbolique propre au langage. Autrement dit il y a une loi du langage. On demande volontiers à quel titre les psychanalystes sont capables, qu'est-ce qui les autorise à s'insurger contre les théories du gender ? A quelle morale surannée ils se réfèrent pour venir – les réactionnaires ! – s'opposer à la théorie du gender ?

Je lisais le programme de Journées organisées par une société analytique dont les animateurs sont tous des élèves de Lacan qui l'ont lâché. Elèves de Lacan en général universitaires. Cette association s'appelle l'A.P.F., l'Association de Psychanalyse Française. Je crois que c'est ça. Ils organisent des journées, je crois que ça s'appelle *La bisexualité psychique et la différence des sexes*. Ça se veut dans la lignée freudienne pour maintenir la différence entre réalité psychique et réalité matérielle. C'est comme ça que j'essaie de comprendre ce titre *La bisexualité psychique et la différence des sexes*. Alors vous verrez le programme, c'est uniquement des profs. Ça doit être des gens bien. Des profs de médecine, de psycho, d'éducation, tous des universitaires. Et le programme commence comme ça : *Faut-il choisir entre homme et femme ?* C'est sensationnel, parce que comme si la question de l'identité sexuelle avait jamais relevé d'un choix. Ça n'a jamais été un choix ! Et si je décide d'être un transsexuel, c'est pas un choix non plus ! Je ne fais pas le choix d'être un transsexuel ! C'est parce qu'il y a un impératif, un performatif – tiens, c'est le terme adéquat – qui veut qu'il y ait des hommes et des femmes, qu'à cause de ce performatif, je m'y oppose. Mais sans lui, il n'y a rien ! Je veux dire, la théorie du gender elle va tomber d'elle-même à partir du moment où il n'y aura plus rien contre quoi, aucune loi qui me permettra de me constituer en opposition. Ça

ne servira à rien de m'opposer à ce qui est mon sexe anatomique, mon sexe réel, s'il n'y a plus de loi symbolique qui vient en quelque sorte lui donner un caractère, on va dire sacré, en tout cas attaché à la réalisation sexuelle de l'identité sexuelle. Digression de ma part pour vous dire combien ce ravage du défaut de la relation symbolique peut être présent, non seulement chez l'enfant, mais chez les esprits que l'on pourrait supposer mieux formés.

Chez l'enfant, qu'est-ce qu'on fait ? On va lui dire tu peux choisir ? Qu'est-ce qu'on va lui dire ? On va lui dire tu te goinfres, ou tu passes des heures devant ton écran, ça ne va pas. Ou bien : tes jeux vidéo, il y en a assez ! Il faut que quand tu rentres, tu commences par faire tes devoirs, et puis faire tes jeux vidéo après. Faut pas que tu passes tant d'heures devant la télé ! Qu'est-ce que vous allez lui dire ? Tout ça, c'est évidemment de la pédagogie absolument vaine ! D'autant qu'il voit bien que les parents font exactement comme ça, qu'ils sont dans l'excès. Alors s'il est vrai qu'il y a une loi du langage, et pour ma part je suis prêt à en témoigner, indépendante de tous les législateurs et qui n'a pas besoin d'un législateur pour être non pas formulée, car si elle est formulée, ça s'appelle la révélation, mais qui pourrait être éprouvée par le locuteur... Elle peut être éprouvée par le locuteur (cette loi) sans que pour autant il y ait révélation de l'existence de cette loi. Eh bien je crois que tout l'effort va être de savoir comment l'introduire au registre du symbolique en sachant se dispenser de la référence au Nom-du-Père.

Qu'est-ce que vous voyez comme moyens ? À ce jour, mais peut-être que vous me donnerez de meilleures solutions, je n'en ai vu qu'un seul : c'est l'introduire à la lecture. Pas n'importe quelle lecture. Parce que ce que l'on donne en général aux enfants, c'est justement une lecture imbécile, c'est-à-dire positivée, c'est la Comtesse de Ségur. Mais une lecture qui lui donne le plaisir d'avoir, non pas la fourniture immédiate du sens et de l'objet, mais d'avoir à essayer de comprendre et d'entendre ce qui se passe, et ce que les signifiants peuvent vouloir dire. Et je dois vous dire que dans ce qui est ma pratique avec les jeunes... j'en ai, ça ne m'occupe pas toute la journée, mais j'ai des jeunes de tous âges et je les rencontre, je les vois, etc., je ne manque jamais de les inciter à ce contact avec un usage du langage qu'ils n'ont plus à la maison, qu'ils n'ont pas à la télé, qu'ils n'ont pas avec les copains et les copines, qui est un langage positivé, qui est un langage où le signifiant devient signe, y compris dans l'écriture des SMS, et où ils aient un accès à cette dimension qui, sans être aucunement sacralisée et sans avoir besoin d'être sacralisés, leur donne un plaisir, un plaisir inattendu, auquel ils n'avaient pas accès. Il y a là quelque chose, on ne sait pas forcément très bien quoi, qui se donne à entendre et qui est le plaisir. Sa spécificité, c'est que la présence de ce qui se donne là à entendre,

premièrement est pérenne, c'est toujours là, c'est le permanent, c'est l'éternel avec un petit *e*. Il y avait chez les Grecs une grande question concernant ce qui était éternel alors que nous n'avons affaire qu'à l'éphémère : comment repérer ce qui est éternel et ce qui se transmet comme éternel ? Là, on leur donne cette... et ce qu'il y a en plus de tellement mieux, c'est que ce qui se donne là à entendre, il n'est pas question de le saisir, de le contenir. Et dans cet impossible à résoudre quant au terme final, dernier, il y a tous les possibles qui viennent là trouver leur place. C'est par ce manque de conclusion que toutes les propositions vont être rendues, la richesse de ce qui est possible va venir fleurir.

Est-ce que ma méthode vraiment rudimentaire, élémentaire, toute bête au fond, vous direz, finalement ça revient à conseiller des bonnes lectures quoi ! Tout ce cheminement, ce parcours, ce machin pour arriver à des éléments tellement primaires, au fond est-ce que c'est bien la peine ? Je n'en sais rien ! Mais si en tout cas vous avez vous-mêmes de meilleures méthodes pour donner accès à cet enfant ou à ce jeune au registre du symbolique, moi je suis preneur. Et preneur sympathique. Je ne demande à cet égard qu'à apprendre. Mais je peux simplement constater que pour ceux dont j'ai eu à m'occuper, c'était pas mal ! Je ne veux pas dire que ça faisait d'eux des lecteurs abonnés ensuite à Amazone, non ! Mais ils avaient quand même eu l'accès à quelque chose de neuf – c'est drôle de dire ça ! – et d'intrigant, que le monde n'était pas aussi rudimentaire, barbare et primitif qu'ils le pensaient. Il faut croire néanmoins que dire des truismes comme ceux-là, ça a néanmoins quelque intérêt, puisque comme vous le voyez, les programmes scolaires, semble complètement louper cette dimension essentielle. Faut être pratique ! Ne pas s'encombrer de choses inutiles !

Pour conclure sur une anecdote. J'avais hier un chauffeur de taxi... Moi j'apprends toujours beaucoup avec les chauffeurs de taxi. Il faut croire qu'ils aiment bien faire la causette avec moi, je ne sais pas pourquoi, je dois avoir une tête à ça. Et bon, on arrive au fait donc qu'il est algérien et qu'il n'est pas né en France, que sa mère était en France, elle l'a fait venir en France alors qu'il était petit, qu'il n'a pas voulu rester, qu'il souffrait beaucoup, que plusieurs fois il a fait la tentative de retourner en Algérie, mais que finalement sa mère l'a rattrapé, l'a ramené, et qu'aujourd'hui il trouve que la France, parce que je lui ai posé la question : – Alors c'est comment pour vous la France ?

– C'est le plus beau pays !

– Ah bon, le plus beau pays, pourquoi ?

– On me donnerait des sous pour aller en Allemagne, je ne veux pas y aller.

– Ah bon, pourquoi ?

– La France est le plus beau pays ! On y est bien.

Et, m'a-t-il dit : Vous savez il y a une matière à l'école où j'étais le plus fort... J'étais le premier, il est allé jusqu'en seconde, un truc comme ça, jusqu'au lycée quoi ! ...C'est l'histoire de France, j'adore l'histoire de France !

Ah, vous voyez, tout ça pour dire quoi ? Pour dire que la dimension du symbolique pour quelqu'un qui est là, un immigré, la dimension du symbolique, sans rapport à un père qui le réintroduit, eh bien cette dimension elle était parfaitement accessible. C'est passé pour lui par l'histoire de France qu'il trouve magnifique, qu'il trouve tellement belle. C'est passé par l'histoire de France, par un récit, où effectivement l'histoire, même si les historiens... certains le savent, ça concerne éminemment le symbole. Eh bien pour lui, ça avait eu du sens. Hein ! Donc ça m'a paru, avant que je vienne vous causer et bavarder là-dessus, ça m'a paru un témoignage parmi d'autres. Voilà !

Transcription : Solveig Buch